

LES SABBATAIRES DE TRANSYLVANIE : CHRÉTIENS – JUDAÏSANTS – JUIFS

HENRI DE MONTETY

Rédacteur à la revue *Hungarian Studies*
hmontety@gmail.com

La religion sabbataires a vu le jour en Transylvanie à la fin du XVI^e siècle, dans la foulée de la réforme et de l'unitarisme. Ses fondateurs affichaient l'intention de vivre "comme Jésus" c'est-à-dire également comme au temps de Jésus. Le destin des sabbataires a fini par rejoindre celui des juifs, y compris lors des persécutions du XX^e siècle. Quant à leur sensibilité à l'idée de destin et de peuple élu, elle peut être mise en relation avec certains aspects de l'identité hongroise.

Mots-clefs : sabbataires, Sicules, Transylvanie, judaïsme, protestantisme

Le sabbatisme en Transylvanie est une émanation de la Réforme. Le mouvement religieux se propagea rapidement en pays sicule, mais, sous le coup des persécutions, il commença à s'étioler dès le milieu du XVII^e siècle de sorte qu'au XX^e il ne concernait plus que quelques centaines de fidèles.

Son importance au sein de l'histoire de la Hongrie, dont il a accompagné, à sa manière, les moments les plus dramatiques, n'est pas directement palpable, mais plutôt d'ordre symbolique, voire métaphorique ; on hésite même à dire d'ordre scientifique en ce sens que pour nous autres historiens, il pourrait constituer une sorte d'expérience idéale, réalisée dans un laboratoire naturel, dont on pourrait tirer des enseignements sur le sens et les conséquences, non seulement d'une portion de l'histoire hongroise, mais aussi au sujet du processus de conversion religieuse en général, c'est-à-dire sur les circonstances favorables ou les obstacles au passage d'une religion à une autre. Plus spécifiquement, l'histoire des sabbataires permet aussi d'explorer les relations entre le christianisme et le judaïsme de même que certaines hypothèses sur la part spirituelle de l'identité hongroise.

Précédant celle des sabbataires à proprement parler, une brève histoire de la Réforme en Hongrie nous fera entrer d'emblée dans le thème de la conversion, non seulement des personnes, mais aussi d'une nation. Dès lors, il ne restera plus qu'à cueillir, dans un deuxième temps, deux ou trois analyses sur les conditions de la rupture et de la continuité en matière religieuse, sur l'identité des convertis.

1. Les débuts de la Réforme en Hongrie. Le cas de Ferenc Dávid

Aux marges de la chrétienté latine, le royaume de Hongrie se laissa instantanément pénétrer par la Réforme. D'une part, sa cour entretenait des liens étroits avec le monde germanique (Louis II de Hongrie avait pour épouse Marie de Habsbourg, sœur de Charles Quint et Ferdinand d'Autriche) ; d'autre part, la bourgeoisie urbaine, presque entièrement allemande, était réceptive au prêche des disciples de Luther.

Dès les années 1560, tandis que la religion luthérienne restait essentiellement réservée aux sujets allemands du royaume, les Magyars se convertirent en masse à la religion helvétique ; à la fin du XVI^e siècle, la majorité de la population était protestante (par la suite, les proportions allaient changer en raison d'une campagne de re-catholicisation menée avec succès par le jésuite Péter Pázmány, lui-même né dans une famille calviniste. De nos jours, les protestants représentent environ 20% de la population). Nous reviendrons sur les relations de la Réforme avec l'identité hongroise. Pour l'instant, en guise de préambule et pour arriver bientôt aux sabbataires, je vais me contenter de décrire la carrière de Ferenc (François) Dávid (c. 1520-1579), personnalité emblématique du processus de radicalisation de la Réforme en Hongrie. Franz Dávid Hertel fut d'abord un prêtre catholique. En 1554, il embrassa les idées nouvelles pour devenir quelques années plus tard le premier évêque luthérien de Transylvanie. Prenant partie dans une controverse sur la nature de la Cène, qui culmina en 1559, il se rangea dans le camp du calvinisme dont il devint, en 1564, le premier évêque en Transylvanie. Notons qu'en raison de l'organisation de la société transylvaine en ordres (Magyars, Sicules, Saxons), il abandonna sa nationalité allemande, liée au luthéranisme, et entra dans la *natio* hongroise en adoptant un nouveau patronyme constitué de ses deux prénoms : Ferenc Dávid (à la hongroise, Dávid Ferenc). Or la Réforme continuait son chemin. Des humanistes de toute l'Europe se rencontraient alors en Transylvanie, parmi eux Giorgio Blandrata, médecin de la cour, qui professait les idées de Miguel Servet. En 1566, séduit par les thèses antitrinitaires de ce dernier, Ferenc Dávid transplanta tout son diocèse de Kolózsvar (Cluj), avec temple et fidèles, dans l'Eglise unitarienne de Transylvanie dont il devint le fondateur et le premier évêque. Peu après, le prince János-Zsigmond (Jean-Sigismond) lui-même se convertit à l'unitarisme. Deux ans plus tard, en 1568, la diète de Torda reconnut l'existence de quatre confessions autorisées : luthérienne, calviniste, unitarienne et catholique. En revanche, toute nouvelle avancée dans la réforme religieuse était désormais proscrite, d'autant plus qu'un prince catholique, István (Etienne) Báthory, fut élu à la tête de la Transylvanie en 1571. (Makkai, Mócsy, 1986)

Quant à Ferenc Dávid, il était justement tenté par le non-adorantisme radical des anabaptistes polonais. Mais, conforté par la régularisation de 1568, la ten-

dance conservatrice de l'Église unitarienne l'emporta et son fondateur fut enfermé dans la forteresse de Deva où il mourut en 1579. Dès lors, l'unitarisme entra en concurrence avec le calvinisme dans l'ambition de donner à l'identité hongroise (et/ou transylvaine) son nouveau fondement protestant. Mais la réforme religieuse, quant à elle, ne s'arrêta pas. Dans les années 1580, une nouvelle hérésie prit forme au sein de la population sicule, le mouvement des sabbataires.

2. L'histoire des Sicules sabbataires

Fondateurs et doctrine

On fixe d'ordinaire la naissance de la religion sabbataire à l'an 1588. Les débuts du mouvement sont liés à deux personnalités bien assorties. Le premier, András Eössi (? – 1602), était un aristocrate unitarien, peu cultivé, mais volontiers mystique. Méditant sur l'horizon de la Réforme, il arriva peu à peu à la conclusion qu'un véritable chrétien, c'est-à-dire un disciple du Christ, devait impérativement revenir à la religion de Jésus, c'est-à-dire « aux origines israélites de la prédication chrétienne ». (Le Calloc'h, 2009, 16)

Le second, Simon Péchi (c. 1570 – c. 1642) était instituteur dans une école primaire financée par Eössi quand ce dernier le remarqua et décida de l'engager comme intendant de ses domaines. Peu après, Eössi fit entreprendre à son protégé, grâce à une bourse octroyée par le prince de Transylvanie, un voyage d'étude autour de la Méditerranée, à Constantinople et en Tunisie, à Rome, en Espagne et en France. En chemin, le jeune voyageur apprit non seulement le roumain, l'italien, l'espagnol et le français, mais aussi l'hébreu, qui vint compléter le latin et le grec qu'il connaissait déjà. De plus, en côtoyant les juifs lettrés des villes méditerranéennes, il étudia non seulement leur langue, mais aussi la substance de leur religion, peu connue d'Eössi qui, selon l'expression de Bernard Le Calloc'h, « voulait fonder une religion judaïsante tout en ne sachant rien du judaïsme. » (Le Calloc'h, 55) Du reste, les juifs étaient plutôt rares en Transylvanie, jusqu'au moment où le prince Gábor Bethlen, au début du XVII^e siècle (en 1623), allait autoriser des familles sépharades de Constantinople à venir s'établir dans la ville de Gyulafehérvár (Alba Iulia). (*Magyar Zsidó Lexikon*).

Ayant perdu femme et enfants, Eössi fit de Péchi son exécuteur testamentaire. Le talent, la culture humaniste et la fortune allaient permettre à Simon Péchi de connaître une carrière prodigieuse, culminant au sommet de l'administration en tant que grand chancelier de Transylvanie.

De concert avec les protestants, dont ils étaient les successeurs, les Sabbataires rejetaient la tradition de l'Église et toute idée d'intercession. Avec les unitariens, ils réfutaient la divinité de Jésus et donc la Trinité, dont ils affirmaient ne pas trou-

ver la trace dans la Bible. Ils considéraient, en revanche, Jésus comme le Messie dont ils attendaient le retour, dans un esprit millénariste.

Quant à la pratique, elle était fixée par les renseignements qu'András Eössi avait pu glaner dans le *Pentateuque*, source unique selon lui de la parole de Dieu. Se faisant appeler *Rabbi* par ses disciples, il lisait la *Torah*, pratiquait les interdits alimentaires, suivait le calendrier des fêtes, à l'exclusion de celles qui avaient été instituées plus tardivement par le peuple juif, comme *Hanoukka*. (Le Calloc'h, 17-18, 43) Une importance particulière était accordée au Sabbat, réservé aux louanges du Seigneur.

Le succès des Sabbataires n'aurait pas été possible sans leurs productions littéraires où se distingua particulièrement la complémentarité entre le fondateur et son premier disciple. András Eössi est ainsi l'auteur de nombreux articles de foi et poèmes dont la force de conviction retenait l'attention malgré, dit-on, les faiblesses de la valeur littéraire. Dans le « Livre ancien des Sabbataires » (*A szombatosok régi könyve*), il est volontiers polémique en affirmant, par exemple, que « le Pape, Calvin et Luther, la religion de tous les trois n'est qu'une odieuse abomination. » (Le Calloc'h, 50) Simon Péchi, quant à lui, encouragea la traduction des textes saints et religieux directement de l'hébreu, sans détour par le latin. C'est ainsi que vit le jour une littérature « pleine de saveur, riche en tournures originales propres au hongrois [...] l'un des aspects les plus séduisants de la langue hongroise ancienne ». (Le Calloc'h, 54) Il fut lui-même l'auteur d'un « Livre de prières » (*Ímakönyv*), transposition du livre du *Siddour* pour les besoins du culte quotidien de la population sabbataire. (Le Calloc'h, 120)

Les premiers pas des Sabbataires : essor et persécutions

Pendant les vingt premières années du XVII^e siècle, Simon Péchi alterna les fonctions au secrétariat et à la chancellerie du prince avec des périodes de retour sur ses terres. N'étant pas officiellement autorisé, le culte sabbataire se développait clandestinement sous sa direction. Ses qualités d'homme d'État le firent choisir comme grand chancelier par Gábor Bethlen, peu avant l'éclatement de la guerre de trente ans. Bethlen, par ailleurs, était un calviniste intransigeant qui abhorrait même les unitariens. On ne sait si c'est pour des raisons politiques ou religieuses, il disgracia bientôt Péchi. À la manière de Job, ce dernier écrivait de son cachot : « Dieu me l'a donné, Dieu me l'a repris. Loué soit son saint nom ! » (Le Calloc'h, 79) Quelques années plus tard, on rendit au condamné sa liberté de même que ses biens. À la faveur d'une crise de succession au trône, il réussit même à structurer l'Église sabbataire au grand jour, parvenant à convertir des personnalités de haut rang et s'emparant de plusieurs temples dans lesquels il plaça des adeptes. Cependant, l'assemblée des ordres de Transylvanie continuait à condamner ce qu'elle

regardait comme une « secte infernale ». (Le Calloc'h, 84) En 1630, en dépit des persécutions et confiscations perpétrées à leur rencontre, les Sabbataires étaient présents dans toutes les classes de la société, implantés dans une cinquantaine de villages. On estime que leur nombre s'élevait à 20 000 âmes, sur un total de 110 000 Sicules¹. (Le Calloc'h, 93-94)

En 1638, Georges I^{er} Rákoczi décida de sévir. D'une pierre deux coups, il tendit un piège aux unitariens, qui se virent contraints de se distinguer des judaïsants en reconnaissant la divinité de Jésus. Cette déclaration, bien sûr, était contraire à la doctrine même de l'unitarisme. Cependant, lors de sa comparution en juillet dans la ville de Dés, l'évêque unitarien obtempéra. Quant aux sabbataires avérés, ils subirent emprisonnement et confiscations de manière plus systématique qu'à l'accoutumée. Simon Péchi fut de nouveau enfermé. Libéré après avoir abjuré, il reprit momentanément son existence à l'assemblée des ordres, avant de tomber dans l'oubli (on ignore la date exacte de sa mort). (Le Calloc'h, 107-109, 116) Jusqu'à la fin du siècle, les périodes de répression (calvinisation) alternèrent avec les périodes d'affaiblissement du pouvoir central. Au début du XVIII^e siècle, c'est le catholicisme qui passa à l'offensive, à la faveur de la reconquête autrichienne dans les Balkans. En 1722, on ne comptait plus qu'une centaine de sabbataires en Transylvanie. La moitié d'entre eux émigra en Turquie. Les autres furent sommés de se convertir au catholicisme au moyen de "capucinades", semblables aux dragonnades pratiquées en France au même moment, si ce n'est qu'il s'agissait du placement de moines capucins dans les foyers en lieu et place des dragons. (Le Calloc'h, 130)

Et puis on oublia les sabbataires. En 1781, lorsqu'il étendit les droits des orthodoxes et des juifs, Joseph II ne fit aucune mention du sabbatisme. (Le Calloc'h, 131) Au XIX^e siècle, les sabbataires ne survivaient que dans le village de Bözödújfalu, isolés du monde, cohabitant avec des catholiques, des calvinistes, des unitariens et même quelques Roumains orthodoxes.

La conversion au judaïsme en 1868

Peu après le compromis austro-hongrois, la loi du 22 décembre 1867 prononça l'émancipation des juifs en Hongrie, c'est-à-dire que ces derniers allaient désormais bénéficier des mêmes droits et devoirs que tout autre sujet du royaume. On évoquait aussi le projet d'accorder l'égalité du culte, signifiant notamment l'autorisation pour quiconque de se convertir au judaïsme. Dès lors, les sabbataires de Bözödújfalu se lancèrent dans l'apprentissage de l'hébreu en se donnant pour professeur un artisan savonnier installé dans le village, Salomon Wolfinger. Plusieurs d'entre eux adressèrent une lettre au ministre des cultes, à Pest, et au rabbin du village voisin d'Erdőszyentgyörgy, afin d'aviser les autorités concernées

de leur intention de se convertir au judaïsme. Même les plus âgés affirmaient être prêts à se soumettre au rituel de la circoncision. Une enquête fut promptement menée pour examiner l'authenticité de leurs intentions, or nulle pression ou manipulation ne fut constatée. Une cérémonie de conversion collective eut lieu le 31 mai 1868. Pas plus que Joseph II auparavant, le ministère des cultes n'avait entendu parler des sabbataires transylvains. Il commanda une étude approfondie au service royal des archives. À son crédit, on précisera que le Congrès israélite hongrois, organisé la même année à Pest, n'évoqua pas non plus leur existence. (Le Calloc'h, 150, 152-156) L'âge d'or de l'Histoire, en tant que discipline scientifique, commençait à peine. Peu après, le géographe Balázs Orbán allait s'intéresser à l'histoire des Sicules ; l'évêque de l'Eglise unitarienne, János Kriza, à celle des sabbataires en particulier. Mais c'est le grand rabbin de Pest, Sámuel Kohn, qui allait entreprendre la première monographie complète à leur sujet, publiée en 1889 et traduite en allemand en 1894².

Revenons en 1868. Avant la fin de l'année, le nombre des conversions s'élevait à 173, auxquelles il faut ajouter les deux cents qui eurent lieu l'année suivante. Ce qui permet de dire qu'à peu près tous les sabbataires, non seulement du village de Bözödújfalú, mais aussi des environs, optèrent pour le judaïsme. (Le Calloc'h, 154) Quelques-uns, semble-t-il, restèrent fidèles à leur foi originelle et demeurèrent dans un consistoire séparé. (Szávai, 2011, 241) À l'origine, les sabbataires, en tant que tels, s'étaient naturellement conformés aux pratiques sépharades, qui étaient les seules qu'ils pouvaient connaître ; lors de leur conversion au judaïsme au XIX^e siècle, ils préservèrent leur sensibilité orthodoxe (opposée à libérale), mais pour embrasser la forme ashkénaze, devenue dominante au sein de l'Empire austro-hongrois. Ils adoptèrent ainsi des habitudes inédites comme le port de la toque, du cafetan et même des papillotes.

Les autorités civiles et surtout religieuses locales souhaitaient mettre fin à ce qu'elles considéraient comme un scandale. Mais le ministère, à Pest, était libéral. Du reste, comme il ne pouvait mener à bien son projet de reconnaissance du culte israélite et donc autoriser officiellement la conversion vers cette religion (la loi ne serait votée qu'en 1895), le baron József Eötvös, ministre des cultes, dut se contenter d'une voie médiane. Il écrivit, le 12 mai 1869, aux autorités transylvaines que « dans les questions touchant la liberté de conscience, tout recours à la force serait contraire, tant aux intérêts de l'État qu'à ceux des religions. » Il s'agissait donc, selon lui, de « rappeler, avec tact, les dispositions légales aux habitants de Bözödújfalú sans recourir à aucun moyen de coercition si ces derniers continuaient à ne pas en tenir compte. » (Szávai, 241) C'est un cas assez singulier d'accommodement au plus haut niveau entre le fait et la loi.

De son côté, un auteur transylvain actuel, Géza Szávai, originaire d'un village voisin de Bözödújfalú, met en évidence un paradoxe. Il souligne qu'en pleine période de modernisation de la Hongrie, le chemin des sabbataires, du christianisme

vers le judaïsme, croisa un phénomène exactement inverse (et quantitativement plus considérable) : dans le dernier tiers du XIX^e siècle, beaucoup de juifs en cours de magyarisation non seulement troquèrent le yiddish ou l'allemand pour la langue hongroise, mais aussi se convertirent au christianisme. (Szávai, 243)

La persécution des juifs ; le cas des sabbataires

En 1940, les sabbataires étaient au nombre de 200 environ. On continuait à les appeler ainsi, bien qu'ils fussent juifs depuis plus d'un demi-siècle, ou du moins juifs « spirituels », par contraste avec les juifs « ethniques ». (Szávai, 243) Depuis 1920, toute la région était intégrée au royaume de Roumanie. Or, le 30 août 1940, la Transylvanie du nord et le pays des Sicules furent rendus à la Hongrie lors du second arbitrage de Vienne. En Hongrie, depuis 1938, des lois anti-juives fixaient des quotas dans les secteurs économiques, administratifs et culturels. Les sabbataires, cultivateurs impécunieux pour la plupart, ne furent pas concernés. Au cours des années suivantes, la législation anti-juive se durcit, mais l'article 16 de la loi XV de 1941 stipula que les sabbataires et leurs descendants, à condition que ces derniers ne fussent ni d'origine juive ni de confession israélite, devaient être considérés comme des non-juifs. (Répertoire des lois hongroises) En outre, les autorités veillèrent à ce qu'ils se convertissent à l'une des confessions chrétiennes. Le juriste Alajos Degré prépara des documents officiels individuels attestant que les sabbataires n'étaient pas juifs du point de vue de la loi.

Mais la situation changea en 1944. Le 19 mars, les troupes allemandes envahirent la Hongrie et les déportations commencèrent vers le territoire du Reich. Les nouvelles autorités établies par l'occupant remirent en cause les attestations délivrées par Alajos Degré. Le 22 mai, les sabbataires furent arrêtés et conduits au ghetto du chef-lieu régional, à Marosvásárhely (Târgu Mures). C'est au dernier moment avant leur déportation vers les camps de la mort que le curé catholique de Bözödújfalú, István Ráduly, parvint à les faire sortir du ghetto en fournissant non seulement des certificats de baptême, dont certains qu'il venait de falsifier dans le registre du village, mais aussi des explications sur l'histoire singulière des sabbataires, en s'appuyant notamment sur l'ouvrage du grand rabbin de Pest, Sámuel Kohn. (Kovács, 1994 ; Szávai, 334, 369-70)

Après la guerre, la Transylvanie fut de nouveau attribuée à la Roumanie par les traités de paix, en même temps que le pays, comme ses voisins, était gagné par le communisme. Quant aux sabbataires, certains émigrèrent en Israël. Les autres périclitèrent. En 1977, les autorités élaborèrent un plan général d'aménagement hydraulique projetant de créer un bassin de rétention d'eau dans la vallée de la rivière Küköllum et de son affluent, la Kűsműd. Après la construction du barrage, le village de Bözödújfalú disparut sous les eaux. Aujourd'hui, à la surface du

lac artificiel, seul dépasse le clocher de l'Eglise (catholique). Tous les habitants ont été déplacés dans une localité voisine. Le cimetière du village était situé un peu à part, à flanc de coteau ; on aperçoit encore ça et là, dans l'herbe folle, des pierres tombales marquées de l'étoile de David. En 1995, un mécène a érigé un monument en souvenir des sabbataires, près du lac, devant lequel chaque année des nostalgiques viennent se recueillir. C'est un simple mur de briques, crépi à la chaux, percé d'une fenêtre qui ouvre sur le paysage. Il est orné d'une croix catholique et d'une croix orthodoxe, d'un calice protestant (en souvenir de Jean Huss) et d'une étoile de David. Ses contours sont irréguliers ; on ne saurait dire s'il est démoli ou inachevé.

3. Continuité, ruptures et renversements de la Réforme en Hongrie : les rituels ancestraux et la religion universelle

La religion universelle : parenthèse turque

Tout d'abord, les unitariens eux-mêmes sont-ils chrétiens ? Dans le roman « Dieu est un » (*Egy az Isten*, 1877), Mór Jokai a mis en scène une discussion entre un catholique et un unitarien, qui s'achève sur un désaccord définitif. « Laisse Jésus tranquille, dit le catholique, c'est mon Dieu et je l'adore. » À cela, l'unitarien répond : « Et pour moi, il est un homme que je m'efforce d'imiter. » (Szávai, 68) Ce débat, en somme, n'a connu aucune interruption depuis les premières hérésies ariennes du IV^e siècle, relancées par l'évêque Nestorius au siècle suivant puis par les Bogomiles et autres Cathares au Moyen âge et enfin par certaines branches radicales du protestantisme. Aux Temps modernes (au XVII^e siècle), dans le contexte transylvain, renoncer à la forme trinitaire du Dieu chrétien pouvait non seulement être considéré comme un facteur de discorde au sein du christianisme, mais aussi comme le prodrome d'une religion à ambition universelle. Certains lettrés, comme l'ancien frère dominicain, Jacobus Paleologus, qui résida en Transylvanie dans les années 1570, faisaient ainsi la promotion du rapprochement entre toutes les religions monothéistes, y compris l'Islam des Ottomans qui venaient d'imposer leur présence dans le royaume de Hongrie (par la victoire de Mohács en 1526). (Makkai, Mócsy, 515-516)

Les Turcs, par ailleurs, se désintéressaient des querelles religieuses entre chrétiens. Mais ce n'était pas le cas de certains renégats qui non seulement entretenaient des contacts avec des savants de leur patrie d'origine, mais prirent parfois part à leurs débats religieux. Deux drogmans du Sultan ont en particulier attiré l'attention des historiens. Le premier, Mahmoud, né à Vienne, était de langue allemande ; le second, Murad, était de langue hongroise. Murad était fameux pour un poème de piété musulmane destiné à l'édification du lecteur chrétien. Enfermé

plusieurs années dans les geôles de Transylvanie en raison d'une opération diplomatique manquée, il refusa d'abjurer. Et pourtant, il donne l'impression d'être imprégné de l'idée de religion universelle en même temps que sensible à la théologie protestante de la grâce. (Makkai, Mócsy, 315) Mahmoud, quant à lui, prit position au nom du Sultan en faveur des unitariens hongrois dans leur différent avec les calvinistes survenu en 1574. Il accueillit aussi à Istanbul Adam Neuser, ancien pasteur de Heidelberg et prosélyte antitrinitaire en fuite. (Ács, 2000, 314) Soulignons que Mahmoud était originaire d'une famille juive de Vienne. Ce qui nous permet de fermer cette parenthèse turque en revenant au sujet de la conversion des sabbataires.

Sans attendre, il faut se poser la question : les sabbataires se sont-ils engagés dans une entreprise de concentration ou d'ouverture ?

La conversion : concentration et ouverture

Les convertis, individuels ou collectifs, de même que les institutions religieuses en général, ont plusieurs manières de manifester leur vocation. L'une est la concentration, le respect du dogme à tout prix, la préservation de l'errance. L'autre est l'ouverture, une certaine souplesse en vue de convertir le monde. Pour caractériser les deux attitudes respectives, on pourrait aussi dire : sécession et rassemblement. Le plus souvent, les deux tendances sont combinées dans une proportion qui résulte à la fois du tempérament et des circonstances, notamment du contexte immédiat de la conversion, dont le ressort peut être, par rapport à la situation existante, soit la réaction (l'opposition), soit l'approfondissement (la continuité). Les unitariens offrent l'exemple d'une combinaison complexe : ils s'affichaient clairement chrétiens et surtout protestants, tout en ayant avec leurs prédécesseurs immédiats, les calvinistes, sur le plan dogmatique un désaccord fondamental sur la nature de Dieu et, sur le plan pratique, des relations souvent conflictuelles. Les unitariens furent à la fois des fidèles et des fils rebelles de la Réforme. Ils s'inscrivaient à la fois en continuité avec la Réforme et en opposition avec les protestants. À l'égard du dogme chrétien, leur attitude fut la concentration à l'extrême, dans le but de préserver du christianisme seulement ce qu'ils considéraient comme le petit grain de vérité.

Voyons ce qu'il en est des sabbataires. C'est en lisant et relisant la Bible, le livre auquel croyait Jésus, qu'András Eössi est devenu sabbataire, disait le chroniqueur du XVII^e siècle, Ferenc Nagy Szabó (1581-1658). (Szávai, 219) Les sabbataires mettaient un point d'honneur à se considérer chrétiens, et même comme les seuls véritables chrétiens, à l'image de Jésus-Christ. Leur point de départ était donc très nettement la concentration. Au demeurant, ils s'écartèrent de l'unitarisme sur un point essentiel. Réfutant, comme ces derniers, la divinité du Christ

(autrement dit, son intemporalité), adoptant comme eux Jésus en tant que modèle de vie (c'est-à-dire son inscription dans le monde), ils en tirèrent une conclusion radicale : pour bien imiter Jésus, il fallait vivre à la manière des hommes de son temps, suivre leur calendrier, respecter le Sabbat, etc. D'où leur nom de sabbataires. Si l'on a coutume de les appeler « juifs dans l'esprit », il faudrait aussi dire, sans imputation de pharisaïsme : "juifs dans la vie pratique". Le fond, en quelque sorte, a entraîné avec lui la forme. Il suffit d'évoquer, par exemple, l'interdiction de la viande de porc, alors que cet animal était l'aliment de base des Hongrois depuis des siècles.

La joie ou l'austérité ?

Se priver de porc est une chose. D'après Bernard Le Calloc'h, « tous les témoignages concordent pour affirmer » que les sabbataires s'efforçaient « de vivre en parfait accord avec l'expression de la volonté de Dieu. » (Le Calloc'h, 44) De là à en conclure qu'ils vivaient dans l'austérité volontaire, s'interdisant tout luxe et frivolité, c'est un pas que l'historien français franchit volontiers. D'ailleurs, son avis contraste avec celui de Géza Szávai, qui affirme au contraire la nature joyeuse du sabbatisme en soulignant que les poètes sabbataires se sont inspirés du verset 56 d'Isaïe – « notre bouche était pleine de rires ». (Szávai, 223) Les cantiques sabbataires, poursuit-il, sont proches du christianisme populaire, ils ne sont pas agressifs comme ceux de la Réforme, car ils ne sont pas fondés sur la souffrance. (Szávai, 231-233) Et c'est bien ce trait de caractère qui, selon lui, fut à l'origine de l'essor du sabbatisme, cette religion dont était « écartés l'austérité et le sentiment de culpabilité » typiques du protestantisme. (Szávai, 283) Le raisonnement est séduisant, mais il faut aussi tenir compte de la personnalité de son auteur, qui, non seulement a intitulé son livre « La Jérusalem sicule. Essai-roman sur l'identité », mais se présente lui-même comme étant doué du sens de l'humour, grâce à Dieu, selon ses propres termes, pour compenser les aléas tragiques de son existence (au sujet desquelles il donne effectivement, dans son livre, quelques détails sinistres alternant avec les narrations historiques et les méditations poétiques).

Dieu vengeur, Dieu d'amour

Difficile de départager les deux auteurs ! Le grand rabbin Sámuel Kohn nous aiderait sans doute à trancher ce dilemme. Mais je n'ai pas eu accès à son ouvrage (publié en 1890). Du reste, Bernard Le Calloc'h enfonce le clou dans un aspect de son portrait des sabbataires : « un point les chagrine, sans nul doute, c'est le

commandement qui ordonne d'aimer son prochain comme soi-même. » (Le Calloc'h, 45) Devaient-ils aimer ces gens qui les faisaient condamner en tant qu'hérétiques ? Les unitariens, par exemple ? De nouveau, c'est un aspect classique de la conversion religieuse : le converti est tenté, pour se conforter dans son choix, de haïr ceux qui lui sont les plus proches et particulièrement ses anciens coreligionnaires. Notons que Géza Szávai, quant à lui, n'est pas très à l'aise lorsqu'il parle des relations entre les unitariens et les sabbataires au cours du XVII^e siècle. (Szávai, 70 sq.) Par acquis de conscience, il dévoile la vision assez dure qu'avait le romancier Mór Jókai des sabbataires, qui auraient été, selon ce dernier, mus par la haine et le désir de vengeance, mais, justement, Szávai réfute incontinent cette opinion. (Szávai, 75) Peut-être était-ce de la part de Jókai, grand écrivain hongrois du XIX^e siècle, un procédé typique d'exagération romantique en vue de mettre en valeur son héros qui justement était unitarien ? Cela dit, historiquement, les deux confessions se sont véritablement trouvées face à face, ne serait-ce qu'en raison des calvinistes qui jouaient l'une contre l'autre.

Le chrétien, d'ordinaire, aime Dieu autant qu'il aime son prochain. Qu'en était-il des sabbataires ? Bernard Le Calloc'h évoque, outre l'absence d'intercession par un quelconque clergé, le « tête-à-tête dramatique » des sabbataires avec Dieu, « non pour dialoguer, mais pour attendre des ordres, des commandements. » (Le Calloc'h, 35) Or cela pourrait aussi bien être dit des unitariens et même, à tout prendre, des calvinistes. D'où, par ricochet, l'attestation des racines, ou plutôt des fruits judaïsants dans le calvinisme lui-même.

4. Identité chrétienne, identité juive

L'identité judaïsante comme étape ou comme point d'arrivée ?

Bernard Le Calloc'h note comme un « amer caprice du sort » qu'au moment même où ils étaient enfin autorisés à pratiquer librement leur foi judaïsante, les sabbataires disparurent en tant que tels en se convertissant au judaïsme *stricto sensu*. (Le Calloc'h, 163)

L'identité sabbataire serait-elle un état instable, une simple étape vers la conversion au judaïsme ? Voyons comment une organisation sabbataire américaine contemporaine, *Beth Immanuel*, qui appartient au mouvement dit *Modern Messianic Jewish*, envisage l'histoire des Sicules sabbataires. Il faut prendre garde, avertit l'auteur d'une étude publiée sur leur site internet, il faut prendre garde aux « dangers du rapprochement avec le judaïsme institutionnel si l'on néglige la force christologique. » C'est ainsi – poursuit-il – que les Sicules sabbataires ont disparu en quelques générations, après avoir survécu pendant des siècles de vie pourtant semi-clandestine (www.Bethimmanuel.com). Le cas des Sicules est donc

l'exemple à ne pas suivre, car les adeptes de *Beth Immanuel* souhaitent conserver leur spécificité, à la frontière du monde judaïque.

D'ailleurs, juste à côté des *Modern Messianic Jewish*, du côté chrétien de la frontière, se tiennent les Adventistes du septième jour, fondés aux Etats-Unis en 1831, qui s'implantèrent en Transylvanie entre les deux guerres. Le Calloc'h observe les points de convergence avec les sabbataires transylvains : respect du Sabbat et observance des règles alimentaires, dénis de la Trinité, refus de l'intermédiation ecclésiastique et de l'eucharistie, fidélité à la seule loi de Moïse, attente du Messie et tendance millénariste. (Le Calloc'h, 169) Finalement, la frontière entre le christianisme et le judaïsme n'est pas seulement une étape, mais peut aussi être une (double) zone de stationnement durable.

Quant aux Sicules sabbataires, à la fin du XIX^e siècle, leurs croyances avaient en effet évolué vers le judaïsme. Ils s'étaient déjà éloignés du christianisme et de Jésus dont ils avaient naguère affirmé être les vrais disciples. Le nom de Jésus fut même rayé des cantiques. (Le Calloc'h, 137) Leur mode de vie, lubrifié, si l'on peut dire, par l'usage de la graisse d'oie en lieu et place du saindoux était de plus en plus judaïsant. Ils étaient mûrs, en 1868, pour franchir le pas. Mais qu'en pensaient les juifs eux-mêmes ? Comme on peut le craindre, échaudés par des siècles de brimade, les juifs leur firent d'abord un accueil « plein de méfiance et de crainte, pour ne pas dire d'hostilité. » (Le Calloc'h, 147) Au demeurant, les sabbataires n'étaient pas circoncis. Comme nous l'avons vu, prenant conscience de l'imperfection de leur état, ils demandèrent la circoncision.

Être ou ne pas être juif

Ils se firent ainsi admettre dans la communauté juive. Mais pas tout-à-fait, sans doute, comme en témoignent leur parcours des années trente et quarante.

En Hongrie, les lois anti-juives concernèrent d'abord les juifs du point de vue religieux, excluant les juifs convertis au christianisme, et ce n'est qu'en 1941 que la loi fut généralisée, dans l'esprit des lois de Nuremberg, aux juifs ethniques (sauf descendants d'aïeux eux-mêmes convertis). Les sabbataires, renversant toute logique, posaient un problème. En s'appuyant sur l'article 16 mentionné plus haut (loi XV de 1941), le juriste Alajos Degré crut pouvoir le résoudre en adoptant une approche que l'on pourrait paradoxalement considérer comme particulièrement "raciale" : les Sicules, indépendamment de leur situation religieuse, ne pouvaient être que des Sicules, donc des Hongrois. Il délivra, comme on le sait, des attestations qui les exemptaient des lois anti-juives. Et ce furent donc les Allemands, après le 19 mars 1944, qui tentèrent d'imposer, pour ce qui concernait les sabbataires, un retour à une définition religieuse en affirmant que les sabbataires, en raison de leur conversion, devaient être traités comme les juifs

ethniques. C'est pourquoi ils furent, dans un premier temps conduits au ghetto. Sensible à l'ironie de la situation, Géza Szávai décrit ainsi la cohabitation, sur le plateau des charrettes, de juifs et néanmoins Hongrois sous deux espèces inverses : d'une part, des juifs ethniquement magyars descendants des sabbataires, d'autre part, des juifs ethniques magyarisés, c'est-à-dire devenus hongrois par la conversion au christianisme. (Szávai, 351)

Et qu'en pensaient les juifs (les "vrais") ? En 1988, un écrivain lui-même passé par le ghetto de Maróvásárhely et survivant d'Auschwitz est allé à la rencontre de ses codétenus sabbataires. L'interview a été publiée plus tard, après le changement de régime, dans une revue de la communauté juive de Hongrie. « Au ghetto – raconte Regina Kovács, dernière survivante des sabbataires, les juifs ne nous aimaient pas. Ne le prenez pas mal, mais ils ne nous aimaient pas du tout. Nous n'étions pas habillés comme eux, nous étions moins raffinés, moins chics, nous n'étions pas aussi bien coiffés qu'eux. Et une dame s'est adressée à moi : "Êtes-vous donc juifs, vous autres ?" Je lui ai répondu : "Si je ne l'étais pas, je ne serais pas ici". De toute évidence, ils nous prenaient pour des sortes de chrétiens juifs. Par contre, les juifs que nous connaissions bien, ceux du village de Szentgyörgy, ceux-là ne nous méprisaient pas ; ils ne se posaient pas de question. » (Erdélyi, s.d., 20) Cet épisode a marqué Géza Szávai, qui l'a retranscrit par deux fois dans son livre. « Que cherchez-vous ici, vous autres ? » demande la bourgeoise juive. « La même chose que vous, madame », répond la paysanne sabbataire. Autre version : « Nous cherchons, ma chère, la même chose que vous. » (Szávai, 143, 243) On dirait du Molière.

Enfin, était-ce bien la religion ou même l'ethnie (la race) qui était en cause ? N'était-ce pas plutôt la lutte des classes ? Un autre sabbataire interviewé dans le même article, dénommé András Kovács, raconte qu'il en a tiré les conclusions qui s'imposaient en entrant dès 1945 dans les jeunesses communistes. Là – dit-il – il espérait enfin trouver l'absence de discrimination. Bien qu'ayant échappé à la déportation, « il se sentait du côté des victimes. Il se sentait presque juif, mais, en fait, il n'était ni juif, ni non-juif. » (Erdélyi, 16)³

Du reste, les affaires purement religieuses ne s'effacèrent pas tout à fait après 1945. Regina Kovács, qui avait réussi le double exploit de ne pas se convertir au christianisme en 1944 et d'échapper quand même à la déportation, raconte les premiers instants de l'après-guerre : « c'aurait été une infamie de ne pas me convertir au christianisme après tout ce qu'avait fait pour nous ce prêtre catholique. (Cela dit, la majorité d'entre nous choisissait l'unitarisme). Nous dûmes suivre des heures d'enseignement religieux. C'était une source de grande fatigue, car, toute la journée, nous étions aux champs ; et même les vieux allaient au catéchisme ! Chez les catholiques, l'usage est de baptiser seulement ceux qui savent la religion. Comme je n'en savais pas assez, je n'ai pas été baptisée. C'est ainsi que je suis restée juive ; quand les Russes sont arrivés, il n'était plus nécessaire de se convertir. » (Erdélyi, 21) Sauvée par les Russes !

Revenons en arrière. Qui était ce père Ráduly, protecteur des sabbataires ? Dans un article publié dans la presse nazie en juin 1944, où l'on essayait de le piéger, le prêtre, qui risquait sa vie, souligna qu'en l'absence de conseil municipal dans le village, c'était lui, en tant que chef de l'organisation de jeunesse paramilitaire (les *Levente*), auquel était revenu la charge de faire appliquer les lois anti-juives et qu'il avait fait preuve de toute la vigilance nécessaire. (Szávai, 421) Dans l'interview donnée en 1988, András Kovács évoque le rôle des *Levente*. « L'ironie de l'histoire [] c'est qu'après l'arrestation [des sabbataires], les *Levente* s'empresèrent d'aller chercher "de l'or et des bijoux" dans les maisons restées ouvertes, et celui qui dirigeait ces *Levente* n'était autre que ce prêtre, le père Ráduly, qui a œuvré pour la libération des sabbataires, et qui, en guise de "trésor", trouva sur un banc le livre de Samuel Kohn dont il a fait si bon usage lors du sauvetage. » (Erdélyi, 14) La vie du père Ráduly est bien remplie. D'après Géza Szávai, qui l'a rencontré dans les années quatre-vingt, « il n'aimait pas les journalistes et détestait les dogmes. Il aimait et respectait la vie. » C'est pourquoi, entre la vie et la vérité du sacrement, il a choisi la première en 1944. Au demeurant, il aimait tellement la vie qu'il l'a aussi donnée (ayant eu quelque enfant illégitime). En 1956, il fut emprisonné par les autorités roumaines, sans doute pour expier les péchés des Hongrois de Hongrie. En recevant cordialement Szávai, il exprima en revanche les réticences qu'il avait eues à l'égard d'András Kovács, venu lui aussi, peu avant, pour l'interviewer. Il prenait ce dernier pour un espion ou un agent provocateur. (Szávai, 422) Toutes les problématiques de la région se sont heurtées dans la vie de cet homme, bousculant les temporalités : juif-non juif, hongrois-non hongrois (en Roumanie), communiste-non communiste, et toujours la question de l'identité, fondement et horizon de toutes les conversions.

De la confusion entre le danger d'être juif et le danger tout court

Géza Szávai rapporte les paroles de l'historien György Bözödi (1913-1989). « La Bible apparut [aux futurs sabbataires] comme une sorte de rédemption et le sort des juifs comme un miroir que lui tendait Dieu. » (Szávai, 6) Nous reviendrons en conclusion sur l'idée de peuple élu, sur la faute et la rédemption collective dans la mentalité hongroise. Attachons-nous pour l'instant au cas particulier de Géza Szávai. De père catholique et de mère unitarienne, catéchisé par un pasteur calviniste dans la Roumanie communiste des années cinquante, il a grandi dans un village voisin de Bözödújfalú, dernier refuge des sabbataires. Il écrit : « Je ne suis pas juif. [] Être juif, devenir juif – voilà, sans doute, qui n'est pas simple. Mais il est incroyablement facile de faire de vous un juif. On a fait de moi un juif et je comprends désormais ce que cela signifie. » (Szávai, 51, 54) À rebours, ce que cela signifie, c'est la tragédie aveugle, la misère économique, les persécu-

tions systématiques, les vexations subies par la minorité hongroise sous le régime de Ceaușescu, tardivement attaché à construire un Etat-nation homogène. À cela s'ajoute le cas spécifique de Szávai : son épouse envoyée pour être soignée à l'étranger, à Budapest, et l'autorisation de lui rendre visite à condition de laisser « en otage » sa fille unique, prénommée Eszter. (Szávai, 54-55) Et de mauvais rêves dont il se réveille empli de honte, où il ne défend pas sa fille contre les bourreaux de la police politique (Szávai, 61-62) ; au contraire, quand on la lui arrache pour la déporter dans un camp de concentration, « au lieu d'agir, il éclate en sanglots et dit à son enfant : "n'aies pas peur, tu apprendras là-bas le métier de maçon." » (Szávai, 289) C'est de la folie pure et simple. Ou bien, peut-être, au contraire, l'excès de raison, car s'il reste inactif, c'est qu'il est convaincu d'être innocent. « N'ayant fait de mal à personne – écrit-il, pourquoi serais-je l'objet de la malveillance d'autrui ? » (Szávai, 289) L'histoire de Géza Szávai n'est-elle pas un cas parfaitement réussi de conversion au judaïsme ? À un judaïsme « dans l'esprit », pour reprendre sa propre terminologie : le sabbatisme, en quelque sorte. Mais ce n'est qu'un rêve, sans doute. Géza Szávai écrit pourtant qu'un jour, à bout de nerfs, tandis que sa femme était hospitalisée en Hongrie, il finit par se rendre avec sa fille dans les bureaux de la *Securitate* où il demanda qu'on les assassinât tous les deux séance tenante. (Szávai, 289) (Sa chance, selon lui, fut qu'il irrita si bien ses bourreaux qu'il fut finalement autorisé à se rendre avec sa fille à Budapest – d'où ils ne revinrent pas). « L'histoire de la Jérusalem sicule – écrit-il – est pour moi un rêve où tourbillonnent les événements de plusieurs siècles. » (Szávai, 63) Ajoutons : un tourbillon dans lequel fut entraîné son histoire personnelle.

5. La Transylvanie, les Hongrois (et les Roumains)

Après la tendance à l'ouverture, sur le vaste sujet des relations entre les juifs et les chrétiens en général, revenons, par la concentration, à un problème particulier : la question (non pas juive, mais) hongroise.

Les contemporains eux-mêmes – et depuis, les artistes et les historiens ont répété l'antienne à l'infini – ont noté dès le XVI^e siècle combien le destin des Hongrois semblait reproduire celui du peuple juif. Arrivés tardivement dans le Bassin des Carpathes comme dans une terre promise, sous la houlette de leur chef Árpád comme celle d'un Moïse moderne⁴, ils ont en outre connu, au cours de leur histoire, plusieurs tragédies dont ils crurent à chaque fois périr. L'invasion mongole en 1240, puis le terrible XVI^e siècle, au cours duquel se succédèrent la révolte paysanne de György Dózsa (1514), la défaite de Mohács contre les Turcs (1526) et finalement la partition du pays (1541) pour une durée de 150 ans. Et ensuite, la défaite contre les Autrichiens en 1849, l'éclatement du pays en 1920

et enfin la révolution manquée de 1956. Plus d'un observateur voient dans ces événements mortifiants le signe du châtement divin d'un peuple élu. À propos de la réforme au XVI^e siècle, le pasteur français, Emile Doumergue, évoquait « une harmonie préétablie entre le calvinisme et le magyarisme ». (Doumergue, 1912, 106) Contre les signes d'une prédestination redoutée, les protestants hongrois sentaient qu'il fallait changer l'homme pour se donner des assurances d'un meilleur destin.

On retrouve la trace de ces conjectures dans l'hymne national écrit par Ferenc Kölcsey en 1823, en pleine période romantique, peu avant le soulèvement de 1848.

Bénis le Hongrois, ô Seigneur,

Fais qu'il soit heureux et prospère,

[...]

Hélas ! Nos fautes, trop souvent,

Ont fait éclater ta colère

[...]

Fuir ! Mais d'asile il n'était point

Contre le fer et sa furie.

[...]

Prends pitié du Hongrois, Seigneur.

[...]

Ce peuple a largement payé

Pour les temps passés ou qui viennent.⁵

Qui était le Dieu des sabbataires, entre le Dieu vengeur et le Dieu d'amour qui se disputent le cœur des Hongrois jusque dans les tréfonds de leur hymne national ? Comme nous avons pu le constater, les opinions sont partagées. Du reste, au-delà des sabbataires, la mentalité hongroise, mélancolique, est elle-même équivoque, alternant volontiers la plaisanterie et le désespoir (comme un noceur qui boit et danse toute la nuit et se suicide au petit matin).

Et pourquoi les Sicules, en particulier ? La sabbatisme n'a pas touché les Saxons ni les Roumains, et même très peu les magyars. Géza Szávai peut nous éclairer, une nouvelle fois. D'après lui, « quelle que soit sa religion, l'enfant du pays des Sicules a le sentiment d'être en contact direct avec l'univers de la Bible. » (Szávai, 89) Quant à Szávai lui-même, sa sensibilité au paysage lui a donné la passion de la photographie. Son livre est illustré de quantités de prises de vue, avant et après l'inondation de la vallée. Encore adolescent, il imaginait déjà un roman dans lequel le Messie devait revenir au pays des Sicules. (Szávai, 105) András Eössi et Simon Péchi, en leur temps, avaient aussi fait le même songe. Finalement, c'est la correspondance physique ou métaphysique des flancs val-

lonnés des Carpathes avec la Terre sainte qui les a conduits à inventer la religion sabbataire. La Transylvanie est-elle un pays où coulent le lait et le miel ? Sans doute. Mais c'est aussi le pays où des paysans pauvres, y compris les sabbataires, ont travaillé dur pendant des siècles pour faire sortir du sol ingrat de quoi se nourrir. Entre le ciel et l'enfer, question de point de vue : se convertir, c'est toujours choisir.

Le choix des sabbataires est le dernier maillon d'une longue chaîne de facteurs historiques : les conditions de l'irruption des Hongrois dans le Bassin des Carpathes, la succession des tragédies nationales, le paysage biblique. Mais quelle nation n'a pas sa propre histoire mythique, ses propres tragédies, ses éventuelles métaphores paysagères ? La voie du tragique protestant hongrois, qui bifurqua momentanément vers le judaïsme avec les sabbataires et favorisa la conjonction, au sein les mentalités, du destins des Hongrois et des juifs, a bénéficié de la superposition, à la fin du XIX^e siècle, de la cause nationale avec le développement du pouvoir politique des calvinistes (phénomène d'histoire sociale et politico-religieuse comparable aux relations du protestantisme français avec la République). Une autre voie, une autre hypothèse, a été abandonnée, qui aurait pu mettre en valeur la communion spirituelle des peuples présents dans l'espace transylvain, la Transylvanie chère à Károly Kós ou celle que le philosophe roumain, Lucian Blaga, désignait sous le terme de « mioritique » (Miskolczy, 1994). L'espace mioritique est un concept profondément marqué par l'idée de destin, manifesté dans une balade populaire où un jeune berger accompagné de sa brebis *Miorița* accepte sa mise à mort par ses compagnons dans l'espoir de connaître la fusion avec la nature dans la vérité absolue. L'idée d'absolu, de beauté absolue, est capitale, dans cette région. Les Roumains, comme Blaga, l'ont approché dans la philosophie. Les Hongrois plus particulièrement dans la recherche mathématique, la musique ou les arts appliqués. Les sabbataires, quant à eux, ont vu de leurs yeux les collines de Sion. Mais l'espace roumano-hongrois n'est pas né. En matière nationale, la conversion (la mort – et la renaissance – à soi-même) n'est pas un acte aisé.

Références

- <http://www.bethimmanuel.org/articles/sabbatarians-transylvania>
 « Erdélyi Zsidóság története » [Histoire du peuplement juif en Transylvanie], *Magyar Zsidó Lexikon*. Disponible en ligne : <http://mek.oszk.hu/04000/04093/html/szocikk/11261.htm>
 Répertoire des lois hongroises. <http://www.1000ev.hu/index.php?a=3¶m=8168>
 Ács Pál, « Tarjumans Mahmud and Murad. Austrian and Hungarian renagades as Sultan's interpreters », Guthmüller, Bodo et Kühlmann, Wilhelm (dir.), *Europa und die Türken in der Renaissance*, Max Niermeyer Verlag, Tübingen, 2000, p. 314. Disponible en ligne : <https://www.academia.edu/4421537>

- Ács Péter, « Reformáció és anyanyelvű irodalom », *Historia*, 2009/09 [Disponible en ligne : <http://www.historia.hu/userfiles/files/2009-0910/Acs.pdf>]
- Doumergue Émile, *La Hongrie calviniste*, Toulouse, Société d'édition de Toulouse, 1912
- Erdélyi Lajos, « Beszélgetések székely szombatosok », [Discussions avec des sabbataires transylvains. Interview de Regina Kovács], *Mult és Jövő*, (Disponible en ligne : http://www.multesjovo.hu/hu/aitdownloadablefiles/download/aitfile/aitfile_id/1895/) s.d., p. 20
- Kovács András, « Dokumentum, « Amikor Ráduly pap kihozott minket » [Quand le père Ráduly nous a tirés de là], *Látó*, juillet 1994, V-7. Disponible en ligne : <http://lato.adatbank.transindex.ro/?cid=1716>
- Le Calloc'h Bernard, *Les sabbataires de Transylvanie*, Editions Armeline, 2009
- Makkai László, Mócsy András (dir.), « IV. Az erdélyi fejedelemség első korszaka (1526-1606) » [La principauté de Transylvanie (1526-1606)], in Köpeczi Béla (dir.), *Erdély története*, 1^{er} vol. « A kezdetől 1606-ig » [Histoire de la Transylvanie des débuts jusqu'à 1606], 1986 (Disponible en ligne : <http://mek.oszk.hu/02100/02109/html/101.html#104>)
- Miskolczi Ambrus, *Lélek és titok a 'mioritikus tér' mítosza, avagy Lucian Blaga eszmevilágáról* [L'âme et ses secrets, le mythe de l'"espace mioritique", ou le monde des idées de Lucian Blaga], Közép-Európa Intézet, 1994
- R. Károly Nyárády, *Erdély népességétörténete* [Histoire de la population de la Transylvanie], A Központi Statisztikai Hivatal Népeségstudományi Kutató Intézetének történeti demográfiai füzetei, Budapest, 1987/3, pp. 7-55. Disponible en ligne : <http://mek.niif.hu/00900/00983/pdf/emnyar.pdf>
- Szávai Géza, *La Jérusalem sicule. Essai-roman sur l'identité*, Editions Pont, 2011 (édition hongroise en 2001)

Notes

- 1 Les statistiques hongroises estiment le nombre des Sicules à 35-40 000 au XIV^e et 55-80 000 au début du XVI^e siècle. (Nyárády, 7-55)
- 2 Une traduction en anglais a été publiée par l'organisation américaine "Christian Church of God".
- 3 András Kovács est l'auteur de *Vallomás a székely szombatosok perében* [Confessions sur la question des Sicules sabbataires], Kriterion, Bukarest, 1981
- 4 Dans une *Supplique contre les armes* (1636), Simon Péchi fait le parallèle entre la sortie d'Égypte et l'arrivée des Hongrois dans le bassin des Carpathes (Szávai, 411)
- 5 *Isten, áldd meg a magyart / Jó kedvvel, bőséggel, / [...] / Hajh, de bűneink miatt / Gyúlt harag kebledben, / [...] / Bújt az üldözött, s felé / Kard nyúlt barlangjában / [...] / Szánd meg Isten a magyart / [...] / Megbűnhődte már e nép/A múltat s jövődöt !* La traduction française est de Jean Rousselot (1962).